



Trois personnages : l'Ascète,
le Bon Viveur et le Moraliste.
Et « un paresseux qui travaille » :
Julien Green

PAR EUGEN SIMION

Commencé en 1928 et fini vers la fin des années 90, en même temps avec la mort de l'écrivain, le journal de Julien Green dépasse, probablement, toutes les limites : de longueur, de régularité, et, peut-être, d'amplitude. L'auteur a traversé trois quarts de son siècle avec un cahier intime dans sa main. Pour être sûr qu'il enregistre aussi la performance de quantité, on devrait comparer ses notes intimes avec les journaux d'Amiel, Gide, Jünger... Premièrement, on devrait publier tous les cahiers de Julien Green, car, comme on comprend de la préface de l'édition de 1961 (Plon), il a éliminé « un nombre de choses sans importance, d'erreurs et de bizarreries ». Des autres fragments on comprend qu'il a supprimé complètement des pages entières à cause des raisons strictement littéraires et, il a évité aussi de publier certaines choses trop intimes. La discrétion est une des valeurs morales que le diariste respecte rigidement, même si la règle dit, quand on parle du journal intime, qu'il s'agit de vaincre la timidité, la prudence, la discrétion...

Il est sûr que Green, le romancier, a tenu pendant toute sa vie, un discours parallèle (le journal intime) et que ce discours dépasse le discours littéraire

proprement dit, le discours prioritaire. Plus précisément, son journal est lu plus que son œuvre de fiction. Ce n'est pas un cas isolé. Beaucoup d'écrivains du vingtième siècle traversent la même situation (Gide, par exemple). Un renversement des rôles que les auteurs (et même les critiques littéraires ne soupçonnaient pas. Le genre bâtard (le journal) vainquit, avec la complicité du lecteur, le genre légitime (le roman ou le poème)...

Le journal de Julien Green présente d'autres curiosités. Par exemple, celle de n'avoir aucune théorie sur le journal, même si l'auteur fait maintes références au genre auquel il s'est dédié avec tant de dévouement. Mais ses réflexions n'apportent pas des solutions originelles concernant le statut du diarisme. Chose bizarre chez un intellectuel subtile comme Green. Voilà quelques-unes de ses idées. Tout d'abord, le programme stendhalien (régularité, sincérité, exactitude, connaissance de soi-même) : « Ce journal que je me propose d'écrire le plus régulièrement possible m'aidera, je crois, de voir plus clair dedans moi-même ; j'espère de mettre dans ses pages ma vie entière avec une sincérité et une exactitude absolues » (17 septembre 1928). Ensuite, un possible justification du journal comme souvenir de la petite histoire : « *immobiliser le passé* » (4 décembre 1928). Une expression qui devrait être corrigée du façon suivante : immobiliser le présent qui est prêt à devenir passé, empêcher le temps de passer sans laisser des traces (le loi Blanchot) etc. Une idée contraire sur la sincérité : « Mais la sincérité est un talent comme tout autre ; pas tous les gens peuvent être sincères » (19 décembre 1928). Est-elle la sincérité un talent ? Si on accepte cette nuance, on admet donc que la sincérité est dépendante de la grandeur du talent, car le talent est variable d'un individu à un autre.

Auparavant (le 2 novembre) le diariste avait passé par une crise de découragement et il n'avait été pas capable de finir la page de son journal intime. Une petite proposition, qui suit et qui nous rend pensifs : « Peut-être qu'il s'agit aussi du dégoût envers ces désirs qui remplissent ma vie « ...Quels désirs sont ceux qui l'empêchent à noter dans le cahier secret ? Green est discret et il restera ainsi jusqu'à la fin... Il lit, maintenant, Pepys (4 décembre 1928) et il l'aime évidemment. Il regrette de n'avoir pas commencé son journal plus tôt (en 1928, quand il avait commencé son journal, il avait 28 ans). Il note les dînées, les rencontres, les états de son esprit, la petite intervention chirurgicale aux yeux (21

octobre 1930), le film qu'il a vu, une phrase entendue dans la rue... Dans quelques mots, les petites événements sans histoire, au style d'Amiel, devenu le style contemporain dans l'écriture journalistique française. Peut-être dans les cas de Green, avec moins de détails et dans une note plus réflexive. L'auteur de *Léviathan* est un moraliste qui déteste le bruit et la colère du monde moderne et, comme on va démontrer plus tard, il voit le monde à travers ses formes crépusculaires. L'impression que j'ai quand je lis ses notes est celle d'un impérissable crépuscule et, devant cette image, assis sur une chaise d'empereur, un homme culte et tranquille qui réfléchit comme un sage zen au passage et à la fête du monde. Il réfléchit aussi, bien sûr, par rapport à tout cela, à son destin par rapport au monde.

Mais revenons à ses réflexions sur le journal dans son propre journal. Il a l'impression (16 octobre 1930) que le journal l'empêche d'écrire son œuvre majeure, spécialement le roman auquel il travaille. Il s'arrête alors de son second discours (diaristique) pour s'expliquer à lui-même (« j'avais peur, en effet, que l'histoire détaillée de la vie, notée chaque jour, ne me vole pas le temps et la capacité que je pourrais dédier à l'écriture du livre »). Un ancien horaire (noter « chaque jour ») et un thème aussi ancien et répandu chez tous les journalistes : n'est-il pas le cas que le journal consomme les forces créatrices qui devraient être dédiées à l'œuvre majeure (l'œuvre de fiction ?!)... Un signe que Julien Green même ne se pose pas de grands espoirs dans ce genre au statut ambigu. Il le dira, sans éviter, dans un autre part. Un doute, cependant, productif. L'auteur continue à accorder une grande partie de son temps à ses notes intimes.

Green connaît ensuite une autre maladie spécifique au diarisme : le dégoût envers le journal. Le dégoût vient, parmi d'autres, de la peur que le journal pourrait dire tout et, par conséquence, pourrait lui créer une mauvaise image, fautive et compromettante. « Où est-ce que ce journal me porte ? Envers quelle nuit, envers quelle mort ? », se demande-t-il un peu rhétoriquement (21 septembre 1931) parce que, immédiatement, il se décide à continuer son chemin. Cette sorte d'inquiétudes, d'hésitations entre le scénario de la rhétorique diaristique, comme on a pu constater plusieurs fois dans les études sur le diarisme. Julien Green ne dramatise pas les choses et ne prend pas des décisions radicales. Ce qui est important est qu'il n'abandonne pas son journal.

Après « vers où ? » on a le problème de « à qui ? » qui se pose. C'est-à-dire, le problème du destinataire. La solution est originale : confier les cahiers secrets pas à un ami (« les amis brûlent tout »), mais à un ennemi (« à un homme décidé à ma mémoire [...] il serait attentif à n'oublier aucune ligne » (28 septembre 1931). Une étrange décision ! L'ennemi serait donc, plus fidèle (par intérêt) au texte confessionnel (compromettant) que l'ami qui se dépêcherait à effacer les traces d'une confession imprudente ! C'est un point de vue. Mais qu'est-ce qui se passe si le destinataire (l'ennemi) se venge en détruisant le manuscrit ? Julien Green ne pense pas à cette hypothèse-là. D'ailleurs, il a choisi finalement, le troisième chemin : il a publié son journal intime pendant sa vie (seulement une partie de son journal ; il y a encore, disent les spécialistes de l'œuvre de Green, des milliers, des milliers de pages à publier !). Pour être sûr, probablement, que ni ses amis, ni ses ennemis ne falsifieront ses notes confessionnelles... Il a choisi « l'écriture publique » au lieu de « l'écriture taciturne » (Tournier), laissant aux chercheurs de son œuvre l'obligation d'établir ce qu'il a sélectionné et ce qu'il a laissé en outre...

Presque tous les diaristes parlent, on le sait, du journal intime comme d'une banque de données pour la mémoire. Julien Green a des moments quand il doute l'utilité de ces opérations. N'est-il mieux d'oublier certains événements malheureux de notre existence au lieu de les noter dans des cahiers secrets ? N'est-il pas le cas que le journal intime est contraire, de ce point de vue, à l'instinct de conservation ? Le journalier explique cette peur dans une note faite le 9 avril 1943. Style douteux, laissant comprendre que l'auteur a évité d'introduire certains détails de son existence, mais pas suffisamment : « La faute de noter dans un journal certaines choses qui, plus tard, pourraient produire des souffrances. Tant de petits événements que j'ai déjà oubliés parce que j'ai eu la sagesse de ne pas parler d'eux dans ces pages ! Les mots gardent le mieux le souvenir dans la ment de l'écrivain. Je crois que, sans le vouloir, je me rappellerai jusqu'à la fin de mes jours certains épisodes que j'aurais oubliés pour toujours, si ce n'était pas pour les phrases malheureuses qui s'agrippent de ma mémoire. D'ailleurs, je me suis souvent demandé si un journal n'est pas contraire à l'instinct qui veut que nous oublions, car l'oubli nous allège d'une charge, tandis que le souvenir nous traîne en arrière ». La question revient. Est-ce qu'on peut dire tout dans le journal intime ? Green n'est pas convaincu. Il ne connaît intégralement cette vocation ou, comme

nous nous rappelons qu'il avait dit, ce talent. Il s'observe avec attention, au-dedans et il constate que son tempérament est double et qu'en essence son équilibre est basé sur une hypocrisie détestable. Celle de réconcilier les pratiques pieuses avec une vie de plaisirs. Quel type de plaisirs ? Le journalier ne dit pas — et ne dira jamais dans les journaux publiés jusqu'ici — quels sont ces plaisirs inavouables.

Retournant au journal et à la sincérité de la confession, Julien Green déclare sans équivoque : « L'impossibilité de dire tout dans ce journal... J'ai essayé de retrouver un équilibre de plus en plus menacé par la dualité de mon tempérament. Une multitude de questions m'agacent et cela, sans cesse. Peut-être que ce type d'incertitudes font partie de mon destin, m'initie en ce que je dois apprendre... Tout cela me fait perdre l'indifférence de jadis. J'ai plus le cœur tant aisé, la tête non plus. J'ai le sentiment prononcé d'hypocrisie qui entrerait le jeu si j'essayais de concilier une vie de plaisirs avec les pratiques pieuses... »

Le thème est repris plusieurs fois, signe qu'il a une certaine signification pour cet esprit dévot, intéressé aux problèmes de la orale et, évidemment, à la possibilité d'aboutir à la vérité. Aboutir et, surtout, l'avouer intégralement. Il est, par la suite, sceptique: l'individu le plus sincère ne dit que la moitié de la vérité, les journaux intimes cachent toujours une partie de la vérité... Si le diariste a raison, alors son journal non plus n'arrive, en ce qui concerne la vérité, jusqu'au bout. Un sophisme qui trahit ce sujet préoccupant cet écrivain considéré par ses contemporaines une personne mystérieuse : « Je n'ai jamais connu le journal d'un écrivain qui dise toute la vérité. Il manque toujours le contexte qui jetterait sa lumière sur les pages savamment enchiffrées. Et, pire, les confessions, car dans les confessions c'est le corps qui parle et qui s'empare de tout, ou c'est l'esprit qui met un bâillon au corps et qui et s'exprime « dans sa place ». Est-il vraiment difficile d'écrire un livre ou tout le monde puisse dire son opinion ? Il y a des vies ou l'acète lutte contre le noceur. Qu'ils parlent les deux, qu'ils s'expriment, en définitive ! Jamais de la vie, ce serait insupportable. La chose dont j'ai peur le plus est le dosage habile ; généralement, l'ascète assume ce souci avec une infidélité dont il ne se rend, au moins, compte. Les plus sincères personnes ne peuvent dire que des moitiés de vérité. »

L'Ascète et le *Bon Vivreur*, voilà les personnages qui devraient se confesser dans un vrai livre. Est-ce que Julien Green fait vraiment une référence à son propre

journal ? Ce n'est pas une hypothèse absurde. Il y a toujours dans sa narration confessionnelle-je l'ai déjà signalé- une partie sous l'influence de l'occultisme que, de temps en temps, il évoque, regrettant le fait qu'il n'a pas le courage de l'avouer. Si on accepte la petite fable suggérée par le diariste, on devrait exclamer que, dans le journal, c'est le discours du noceur qui se trouve sous le signe de l'occultisme. On n'entend très clairement ni même le discours de l'Ascète et, quand on l'entend trop fort, l'auteur l'admoneste. En fin de compte, celui qui parle est un troisième narrateur, nommé un « moraliste » entre les deux, un intellectuel discret qui veut, avant tout, connaître soi-même. Le journal est, dans ce cas, « une longue lettre que l'auteur écrit à soi-même » (14 janvier 1946). Il devrait, dans ce cas, vouer le journal à soi-même. Green ne fera cette chose s'il publie le journal dès sa vie. Seulement l'idée d'auto connaissance reste, vraiment, une des raisons essentielles de tenir un journal intime.

Il ne manque non plus, du scénario de Julien Green, la négation du journal proprement dit. Il se pose, lui aussi, des questions sur l'utilité du journal et, au moins une fois, il trouve que le journal est inutile (8 mars 1951). Auparavant (1 janvier 1951) il avait décidé de cesser de noter dans les cahiers secrets à cause de je ne sais quelles raisons. Puis, il adoucit la décision : « Je ferai quelques notes de temps en temps si je trouve quelque chose qui vaille la peine, mais l'exposé de chaque jour de ma vie, non, je me suis ennuyé de tourner toujours autour du cercle, même si le cercle s'élargit... » Il s'ennuie, mais il continue son journal et même l'exposé par jours de sa vie. Il est vrai qu'il ne note pas toutes les bagatelles et qu'il met l'accent sur la partie morale des choses. Il y a, excepté tout cela, assez d'anecdotes, des événements de la vie littéraire en style Goncourt, des méditations sur la vie religieuse et même sur l'instinct sexuel.

Il lit les journaux des autres (une habitude). Il n'aime pas Amiel : « il est si ennuyeux » (9 novembre 1953), en échange Virginia Woolf l'intéresse par le fait qu'elle a la conscience de sa propre valeur. Est-ce que cela est un éloge ou une ironie ? : « Cette femme avait la conscience très vive de l'endroit qu'elle occupe dans le monde des lettres, elle croyait dans sa maîtrise. » Il n'ignore pas, bien sur, Stendhal, mais il ne montre pas trop d'enthousiasme envers lui à cause du fait que Stendhal était devenu l'idole de trop de ratés. Il l'aurait aimé plus s'il n'avait eu tant d'admirateurs et tant d'imitateurs (28 août 1961). Curieux argument pour un

intellectuel authentique comme Julien Green. Est-ce qu'on doit cesser d'aimer les grands écrivains parce qu'ils ont trop d'admirateurs dévots ?

Gide lui apparaît comme un peu trop rugueux et indiscret (Gide avait fouillé parmi les papiers d'un ami, Gide pose trop de questions, Gide n'a pas un style naturel etc.), en échange, il est vraiment enchanté par le journal de Byron. Byron qui raconte soi-même à Byron, Byron qui écrit spontanément, dans un rythme galopant, un Byron unique, d'« essence royale » même quand il s'agit de ses fautes, il suggère un possible modèle de journal et même un modèle humain pour cet écrivain américain installé dans la ville des moralistes. C'est-à-dire, à Paris (Green a choisi la France et la littérature française- on l'a dit à plusieurs reprises- à cause de la langue française) : « Le journal de Byron est une lecture charmante qui te fait comprendre le charme d'un journal écrit un peu en galope (pas comme dans la journal de Gide, où rien ne semble naturel). La spontanéité de Byron est délicieuse, on sent toutes les impulsions du cœur, les idées parfois folles qui traversent cette ment depuis vingt-cinq années. Il écrit tout sans autre préoccupation que celle de raconter Byron à Byron. Quel grand que soit le mérite de ses lettres qui sont admirables, elles ont cependant quelque chose de rugueux en comparaison avec ce journal d'une fraîcheur et d'une jeunesse éblouissante. Certains peuvent regretter la disparition des passages érotiques, mais, en définitive, ne s'agit-il de la même chose avec les mêmes bras et les mêmes pieds ? Il n'y a pas assez de différences entre les uns et les autres pour que cette chose varie trop. Ce qui nous rend uniques est l'esprit, toujours admirable par son unicité. D'ici la noblesse et la gravité de ses fautes. Il est d'essence royale. »

En ce qui concerne le relation avec le *dehors*, Green ne dépasse pas la règle du diarisme : le journal doit enregistrer surtout le *dedans*, la vérité intérieure : « la seule chose vraiment essentielle ; le reste, quel beau qu'il soit, quel séduisant qu'il soit, est seulement un accessoire » (5 février 1933) et plus tard : « Je ne peux écrire que sur ce qui se trouve dedans moi » (12 septembre 1946). Mais c'était lui-même qui auparavant avait observé que toute chose existe dans une relation et toute existence entre une équation existentielle plus large : « On dépend tant l'un de l'autre, que rien n'appartient entièrement à une seule personne, chaque joie nous est commune, aussi comme chaque malheur » (21 février 1941). Et, ci celui-ci est la vérité, comment est-ce que je peux décrire « seulement ce qui se trouve en moi »

sans décrire fatalement ce qui se trouve en dehors de moi ? Comme j'ai déjà discuté ce sujet dans un chapitre spécial, je m'arrête ici, en ajoutant seulement que Julien Green comprend très bien la complexité des choses et cède facilement devant l'évidence. D'ailleurs, le journal intime n'est fait que pour enregistrer les contradictions, les conversions, les surprises de notre esprit. En fin, un genre littéraire où l'auteur peut enregistrer sans remords, en flux continu, les conséquences, mais aussi les inconséquences de sa pensée.

Le catholique pratiquant, Julien Green n'abuse pas, je dois le préciser, de ses libertés de ce point de vue. Il adopte une bonne position envers les contradictions de son esprit et il les note honnêtement dans son journal intime. Il contrôle ses émotions, il pèse bien ses pensées, il est un homme des nuances, il ne cache pas les fluctuations de son esprit. Il devient clair qu'au fur et à mesure qu'il écrit son journal, il découvre sa valeur. Il transforme la confession dans une méditation sur soi-même et sur le monde en dehors de soi-même. C'est ceci la journal de Green : une longue et calme méditation et, si je peux le dire, indulgente dans un siècle qui n'a été ni calme, ni indulgent.

Qu'est-ce qu'on peut retenir de plus concernant la structure et le rôle du journal intime dans les notes de Green ? Par exemple, qu'il relit son journal assez souvent et qu, en général, il est content. Il a aussi des moments quand la lecture lui produit « une tristesse accablante » (29 août 1967) parce qu'elle lui rappelle des événements heureux qui sont passés. Une fois, il pense sérieusement à brûler le journal après avoir extrait ce qui lui paraissait intéressant (19 juillet 1954). Mais il ne garde pas pour longtemps ce compte. Dans le même fragment, le journalier cède : « cependant, ce serait dommage... » Il recopie les notes initiales pour les publier. Cela suggère une révision stylistique radicale (« parfois, d'une longue page, je ne peux tirer qu'une phrase courte » (28 novembre 1966). Quand le texte recopié et bien ajusté est imprimé, il fait d'autres corrections, c'est-à-dire qu'il modifie les dates du texte, il modèle le langage (« travail fatiguant ; presque tout doit être vérifié ; l'histoire et les récits, sans parler du langage même » (25 mars 1972). Qu'est-ce qu'il reste alors de la spontanéité de discours du journal ? Julien Green s'éloigne, à ce point essentiel, de Stendhal. Jamais de la vie il ne garderait, pour l'amour de l'authenticité, les erreurs grammaticales. Il les élimine immédiatement, de plus : il travaille le texte, il le prépare pour la rencontre avec le

grand publique. Autrement dit (en effet, comme Barthes disait) : il agit de sorte que son journal entre le circuit de la littérature. Ce qui, en effet, arrive. Le journal de Julien Green est un œuvre, peut-être son œuvre majeure.

J'observe de plus : quand il publie le journal (« ce genre de lettre pour un inconnu qui est mon journal » (25 mars 1955), l'inconnu lui répond. Les lettres coulent de partout et le journalier commence un dialogue sans interruption avec ses lecteurs. Une réception qui influence probablement, la suite de son discours intime. L'auteur est, cependant, inquiet à cause des réactions du publique aux indiscretions de ses cahiers. Un thème qui l'obsède vraiment, autrement il ne le reprendrait assez souvent dans son journal. Dons, sa décision d'écrire sur n'importe quoi (« le secret est d'écrire n'importe quoi, d'oser d'écrire n'importe quoi, parce qu'au moment où on procède de cette façon, on commence à dire les choses les plus importantes ; on doit laisser la main balader sur le papier (15 juillet 1956) est très relative. On a vu ce que le journalier fait avec les notes initiales. La main peut balader sur le papier pour un certain temps, mais pas jusqu'à la fin. Car l'écrivain intervient et l'entame fortement (en ce qui concerne le style) et on a, à la fois, l'intervention de l'homme qui écrit pour sélectionner les produits de sa spontanéité et de son courage d'écrire « n'importe quoi »...

Julien Green n'a pas eu le courage de son contemporain Drieu la Rochelle (je parle du courage de mettre sur le papier son petit enfer intérieur) et des autres « confesseurs » de son siècle. Il est vrai que, en comparaison avec ceux-ci, il a publié systématiquement son journal intime, acceptant les fatalités de cette décision. Il a choisi son publique (le large publique, le publique littéraire) et il s'est soumis aux exigences qui suivent invariablement de cette relation. Il n'est pas toujours content, il quitte parfois son journal, mais pas pour longtemps. Il est un « paresseux qui travaille ». Le journal prouve que le paresseux travaille beaucoup, veille, corrige tout, je pourrais dire : il travaille avec un dévouement flaubertien, mais étant plus productif que la phoque normande...

En résumant : Julien Green a des idées correctes sur le journal, mais il n'a pas une pensée originale sur le genre qu'il pratique depuis 28 ans jusqu'à 97 ans. Il est équilibré en tout et il n'attend pas, comme Stendhal, la gloire de la postérité. Il ne se propose de faire des notes chaque jour, n'importe comment et, surtout, il ne se propose pas d'enregistrer toutes les bagatelles. Donc, la « calendriéreté » et la loi

de l'insignifiance ne le préoccupent pas. Il ne suit Stendhal ni en ce qui concerne le style. Il copie les notes intimes, il écarte les erreurs de langue, il amende (on doit lire : embellit) le style de la narration, en fin, il réduit considérablement le prestige de la spontanéité. Il est de nature prudente et il pratique systématiquement la discrétion. Il n'avoue pas tout, jusqu'au bout et, en vouant le journal au grand public, il sélectionne les notes. Demandé pourquoi il ne publie tout, il répond qu'il a dedans un *Autre* (« l'homme que je désirerais être protestera toujours contre l'homme que je suis » (23 septembre 1946) qui se cache dans le texte, et, d'une fine intuition, il croit qu'il y a plusieurs personnages dans la narration confessionnelle. Le journal est un miroir où il se regarde et il n'aime pas ce qu'il voit. Il veut surprendre le contour de la *vérité intérieure*, mais il est suffisamment philosophe pour comprendre que l'existence est un complexe des complexes, un nœud de relations et que, parlant de soi-même, il ne peut éviter ce qu'il y a en dehors de soi. Il admire Proust, mais il ne sépare pas *le moi créateur* de son *moi biographique*. Green est, sans doute, un moraliste de la famille des observateurs fins et tranquilles, un homme de la nuance, qui n'aime pas le paradoxe et ne le cultive pas. Il croit à la vérité et il le cherche (« j'ai toujours désiré d'être vrai » - 26 septembre 1944), mais il ne croit pas que la vérité est le fils de la sincérité et, plus exactement, que la sincérité brutale peut aboutir à la vérité. L'impression que la lecture nous donne est que le journalier sauvegarde un secret de son être et que toutes les spéculations sur la liberté de l'expression dans le journal intime se heurtent contre la morale de l'homme religieux qui se confronte tout le temps avec l'idée de sa vulnérabilité et de son bonheur.

Cependant, qui est cet homme qui regarde dans le miroir et, quand il ne le fait pas, il s'assoit devant la fenêtre et regarde le passage de sa vie ? Le journal intime donne quelques points de repère qui doivent être reçus, bien sûr, avec doute. Une première surprise : dans le moraliste indulgent (comme nous le trouvons) dort un « fanatique assoupi ». Le fanatique ne se manifeste presque jamais dans la confession. Signe qu'il est bien gardé. Les accents de cruauté sont rares, on trouve plus souvent de l'ironie cordiale et de la bonté. Julien Green — l'homme est un solitaire, on le sent tout de suite. Il s'est installé depuis sa jeunesse dans une solitude tendre, crépusculaire, pleine de poésie et de regrets. Il souffre d'ennui, une maladie que le journalier considère « le frère mystérieux du vide » (21

août 1973. Une maladie énigmatique et terrible, trouvée dans la « profondeur de toute vie humaine... une des faces de la mort » — dit-il (15 octobre 1941). L'ennui en état pur est une variante d'accédie. Menacé de temps en temps par elle, le diariste la définit ainsi (26 juillet 1956) : « L'ennui en état pur peut se trouver seulement à la campagne et je l'ai senti plusieurs fois dans cette maison, comme on sent un parfum, mais pas pour longtemps. Je devrais être capable de la définir. Elle est, sans doute, la présence du vide dont j'ai parlé dans une autre partie (1943, en *discours sur le vide*), le rien épouvantable qui nous entoure et que nous cachons à nous même avec des paroles, des lectures, des plaisirs de toute sorte. Si cela durait, je crois que nous mourrions. C'est peut-être celle accédie dont les auteurs de jadis parlent. Elle n'a rien en commun avec l'ennui banale des gens qui ne savent pas comment passer leur temps libre. On peut être très occupé et avoir en même temps la conscience d'une présence redoutable ». Une maladie, comme on le sait, spécifique au diarisme. Green essaie de découvrir ses causalités et il arrive aux profondeurs de son être et, d'ici, au vide. Cette maladie astucieuse représente une absence préoccupée, un vide qui presse l'esprit — c'est de cette façon que le journalier perçoit l'énigmatique ennui.

Il est un esprit plutôt nocturne (« la nuit est, cependant, ma patrie » (18 janvier 1945) et la beauté lui semble être tout *d'abord nordique* (21 juillet 1950). Le jeune Cioran écrivait que Bach est la preuve de l'existence de Dieu sur la terre ; Bach est celui qui concilie Green avec l'idée de la mort. L'érotisme lui semble triste comme l'enfer, c'est pourquoi il est méfiant envers les livres qui décrivent ce thème. Une position rare dans un siècle où la sexualité explose : « Je hais dans cet instinct le fait qu'il est souvent accompagné par la stupidité, il la provoque même. Les gens qui parlent de ce sujet sans savoir très bien de quoi il s'agit, deviennent des imbéciles tout de suite. D'ailleurs, je crois que les livres voulus érotiques sont écrits en général par des gens sans tempérament pour des lecteurs sans tempérament. »

L'écrivain productif comme un mécanisme bien réglé est parfois écoeuré par les mots (« Il y a des jours quand les mots me provoquent une infinie nausée » - 27 avril 1929), une autre fois il a le sentiment que les mots le haïssent. C'est une autre maladie de l'esprit créateur : la nausée envers le langage. Julien Green la dépasse comme tout autre écrivain. L'homme qui écrit ne se dépêche pas et, dès la jeunesse

(3 octobre 1931) il décide à vivre sans hâte (« dans un monde trop dépêché, je me suis décidé de vivre lentement »). Il est un homme dévot, mais Dieu ne lui répond pas tout le temps et, alors, un ombre de doute traverse son cœur : « En quel Dieu crois-je ? J'ai essayé de lui parler il y a quelques instants dans ma chambre ; je n'ai jamais ressenti un si profonde silence autour de moi » (29 octobre 1933). Il lit Freud et il découvre que celui-ci garde le silence, comme tous les théoriciens, sur l'essence de notre être. Il est, en conséquence, un sceptique. Un sceptique tolérant.

En ce qui concerne la littérature, la conviction de Julien Green est qu'elle débute en ligne droite depuis l'enfance. C'est pourquoi il écrit cette proposition mémorable : « L'enfant dicte, l'adulte écrit » (1934). Il étudie l'hébraïque, l'hindou, il essaie quelques plaisirs du monde (pas encore définis), mais il découvre que la plaisir n'abouti nulle part. Il est souvent triste, mais il soupçonne que « même la tristesse peut être frivole ». Voilà une phrase qui semble appartenir à Cioran. Il aurait voulu être saint et, ne le réussissant pas, il s'est installé dans la mélancolie. Celle-ci est — il explique une fois — la pensée de sa tristesse. Voilà une audace qu'on ne rencontre souvent dans les confessions des écrivains de notre siècle. Il vit dans un monde qui ne lui plaît pas, il est lié aux anciennes choses, quand il doit déménager dans une autre maison, il devient élégiaque, il est, dans quelques mots, nu monsieur de jadis qui cherche son refuge dans la littérature.

Le journal, conçu au début comme une pièce secondaire, commence à s'emparer de son temps et à devenir une autre façon d'écrire littérature. Le diariste déclare qu'il ne trouve pas sa place dans le monde qui se prépare (31 juillet 1940). Il vivra, cependant, dans ce monde jusqu'à la fin du siècle. Il écrit une ligne dans son journal : « fatigué d'être toujours moi-même » (1 octobre 1940). Il hait la politique (« un immense ennui »), il n'a, en fait, vocation d'homme politique, il est un homme de cabinet. Il fréquente rarement la vie littéraire (Gide, Mauriac, Malraux etc.). Il est endetté à Pascal et, de temps en temps, il est heureux qu'il existe.

Sa passion essentielle est de connaître et, en faisant cela, de comprendre. Esprit religieux — comme j'ai mentionné — il a parfois « la nostalgie du débauché ». On croirait alors, que le Noceur de dedans veut remplacer l'Ascète fatigué d'une trop longue prière. Il ne réussit cependant. Le moraliste rétablit l'harmonie intérieure et le journalier continue son discours. La culture signifie

pour lui non seulement savoir et retenir, mais surtout « une certaine amplitude de recevoir [...] de reconnaître la beauté et de tout grand livre » (22 décembre 1951). N'est cela une perception trop simple ? Julien est, je le répète, un homme de la nuance, il n'aspire pas à dire tout et dans une ligne il exprime cette proposition étrange : « Quand on dit tout, on écrit comme des barbares » (25 décembre 1951). Mais on pourrait poser la question : pourquoi est-ce que les barbares ont le privilège de la totalité ? Un autre paradoxe : « On peut raconter le vice, mais l'amour ne se décrit pas, comme on ne décrit pas la lumière » (16 février 1952). De nouveau, pourquoi ? La grande littérature (Dante, Shakespeare, les poètes modernes) l'a essayé cependant. Green, qui écrit tout le temps, laisse la vie passer en vain. (« J'écris, mais cela ne suffit pas » - 17 mars 1952). En vain ? Mais, comme disait un critique littéraire, quelle est l'utilité d'une écriture pour un écrivain en dehors de l'écriture même ? Il comprend par l'écriture une longue méditation. Il y a des moments quand l'écriture et la méditation vont bien ensemble et c'est alors qu'une phrase triomphante comme la suivante apparaît dans le journal : « On doit écrire ou vivre » (10 septembre 1958).

Le sentiment que j'ai pendant la lecture du journal est que Julien Green écrit avec son regard toujours tourné vers le passé. Il souffre d'agoraphobie, (« est un monstre acéphale » (16 juin 1955), il rejette les passions qui apportent l'obscurité sur son cœur, il vive à Paris, mais il ne le connaît pas car il sort de la maison seulement entre deux et quatre dans l'après-midi, quand il se promène, et alors il lui semble hâté et sombre. Il reçoit avec une certaine froideur des événements du dehors (l'assassinat de J.F. Kennedy, la retraite et puis la mort du général Charles de Gaulle), il ne fait pas des analyses politiques dans le journal, à peine deux ou trois propositions sur « l'histoire qui passe avec ses discours fatales » (15 décembre 1965). Quand les étudiants envahissent Sorbonne, en 1968, le diariste note l'événement sans exaltation. Quelle différence entre lui et Sartre qui devient humble devant les révoltés ! Green ne s'assume pas la responsabilité du monde, seulement la responsabilité de l'écriture. Un fleuve, pas trop large et pas trop étroit, qui coule tranquille à travers des espaces plaines. Cependant, le journal n'est pas monotone et, donc, ennuyeux, parce qu'on sent dedans une passion — si je peux m'exprimer ainsi — apaisée et constante. Il « pense » le monde plus qu'il le

voit. Par rapport au Gide, qui voyage beaucoup, Green est un fort sédentaire. Il a une perspective d'intérieure, le dedans est, surtout, son terrain de chasse.

Ce qui est extraordinaire dans ce long discours est le fait qu'il croit à la bonté et à l'indulgence. Green est, je répète, un esprit crépusculaire, un homme de la nuance, excessivement pudique, effrayé par l'idée du pêché et de la mort, solitaire (y a-t-il un frivolité de la solitude ?) et indulgent. Il refuse la méchanceté, il introduit très rarement des mots mordants sur un contemporain, la vie lui semble, je le répète, un infini crépuscule, sublime et fastueux.

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Eugen Simion, *Trois personnages : l'Ascète, le Bon Viver et le Moraliste. Et « un paresseux qui travaille » : Julien Green*. Séance publique du 16 février 2008 : Profils de Julien Green [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/160208/11simion.pdf>>